

LACRIM



DE MA FENÊTRE

HORS CADRE

« Toute ma vie j'ai vécu derrière une vitre. À douze ans, enfermé dans ma chambre, collé au carreau, à regarder les grands passer en bas. À seize ans, à Fleury, la même position, les mains sur le rebord — sauf que cette fois la fenêtre avait des barreaux.

Dans les fourgons, le monde qui défilait de l'autre côté de la vitre, encore. Sous bracelet électronique, une fenêtre grande ouverte sur la rue — mais c'était moi qui étais fermé.

Toujours une vitre entre la vie et moi. »

On connaît Lacrim. L'artiste.

Visible, identifié, reconnu. Derrière le micro, devant les caméras, sur scène, en studio, il est une référence dans le rap game français.

Et il y a Karim.

Le mec que l'on ne connaît pas, celui qui a tout traversé : le succès, la notoriété, la reconnaissance, le rêve, mais aussi les faux pas, la prison, la cavale, et la liberté — parfois sous conditions, parfois sans conditions. Une vie intense, toujours extrême, souvent *border*, et avec laquelle il compose comme personne. Avancer, tomber, se relever : une trilogie qui fait partie de sa vie.

À travers ce récit puissant, sincère et d'une réalité frappante, Lacrim nous livre son histoire, et interroge avec émotion l'homme qu'il est aujourd'hui. Un mec qui a fini par fracasser la fenêtre derrière laquelle il a trop souvent regardé le monde.

En quinze ans de carrière, cinq albums, huit mixtapes et de multiples certifications, Karim Zenoud dit Lacrim est devenu une figure iconique du rap français, adoubé par le public et respecté par ses pairs. À l'apogée de sa carrière, il prend la plume et se dévoile entièrement dans ce récit écrit à quatre mains, avec Edham O.

HORS CADRE

ISBN 978-2-488581-10-3



19,90 €

PRIX TTC
FRANCE



Photographie : © David Delaplace

Rayons : Témoignage, Beaux arts

LACRIM

DE MA FENÊTRE

Direction générale : Karine Bailly de Robien et Pierre-Benoît de Veron
Direction générale adjointe : Benjamin Loo
Direction artistique : Élisabeth Hébert
Direction éditoriale : Aurélie Ouazan
Responsable éditoriale : Mathilde Poncet

Avec la collaboration d'Edham O.

Conseil éditorial : Aline Marrache
Relecture – correction : Benjamin Peylet et Audrey Peuportier
Maquette : Ma petite FaB – Laurent Grolleau
Design de couverture : Zinedine Louchene, Grégoire Valoteau
Photographie de couverture : David Delaplace

© 2026 Hors Cadre, une marque des éditions Leduc
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
ISBN : 978-2-488581-10-3

LACRIM

Avec la collaboration d'Edham O.

DE MA FENÊTRE

récit

HORS CADRE

Introduction

J'ai touché ma première arme à quatre ans. Pas pour jouer. Pas pour frimer. Je l'ai trouvée en fouillant, chez nous. Je me rappelle le poids dans la main. Le métal froid. Je me rappelle pas avoir eu peur. Plus tard j'ai appris l'autre poids. Celui devant un juge.

À douze ans je savais des choses que certains n'apprennent jamais. Je savais qu'on ne touche rien sans gants. Je savais qu'on ne parle pas au téléphone. Je savais qu'on ne laisse rien derrière soi. Pas un cheveu. Pas une empreinte. Pas un mot de trop.

Des années j'ai appliqué la règle. Je te dirai quand et comment, t'inquiète pas, c'est pour ça qu'on est là. Des années j'ai marché dans des endroits où la moindre erreur te coûte dix ans de ta vie. Et je laissais presque rien. Presque. Parce qu'il a suffi d'un bout de gant sur une serrure, un jour de 2004, pour que la facture arrive quatre ans plus tard. Quatre ans de sursis entre le geste et la chute. Quand tu as dix-neuf ans et que tu fais un braquage, tu ne penses pas que dans quatre ans ton ADN remontera dans un fichier. Tu ne penses pas que ça te poursuivra dix ans. Tu penses juste à sortir avec ce que t'es venu chercher.

Le vrai Karim, celui qui connaissait les règles depuis ses douze ans, il savait qu'il avait laissé une trace. Il l'a su dès qu'il a refermé la porte. Et il a mis quatre ans à ne plus y penser.

Et puis Lacrim est arrivé.

Lacrim, c'est moi mais c'est pas moi. C'est le mec devant la caméra. C'est le mec sur scène. C'est l'avatar, le personnage, la version de Karim que le monde avait le droit de voir. Je l'ai construit, je l'ai nourri, je l'ai envoyé au front et il m'a tout rapporté. L'argent. Les streams. Les salles pleines. Les featurings. La vie que le gamin du 94 ne pouvait même pas imaginer.

Le problème c'est que le succès te rend con. Tu commences à croire que t'es intouchable. Que les règles c'est pour les autres. Karim, le vrai, celui qui calculait tout depuis ses douze ans, il s'est endormi. Et Lacrim a pris toute la place.

Alors un jour on tourne un clip. Des armes sur le tournage. Du spectacle. Du cinéma. Et moi, je prends une kalach dans les mains. Sans gants. Je nettoie après. Je nettoie une fois, deux fois, trois fois. Mais mon ADN reste. Sur la kalach. Dans un clip. Devant des caméras.

Tu veux que je te la refasse ?

Vingt ans de rue où je calculais chaque geste, chaque appel, chaque trace. Et c'est le jour où je fais semblant – le jour où c'est du *fake*, du spectacle – que je me grille une deuxième fois. Le bout de gant m'a suivi dix ans. La kalach m'en coûte trois.

Deux fois, j'ai laissé quelque chose derrière moi. La première, j'avais dix-neuf ans et je croyais que j'étais prudent. La deuxième, j'étais Lacrim et je croyais que j'étais intouchable. C'est la même faute. Deux moments différents du même homme.

Et quand la porte de la cellule se referme sur Lacrim, quand le bruit du verrou résonne et que t'es seul avec le silence, c'est Karim qui revient. D'un coup. Comme s'il avait

attendu dans un coin. Tu le regardes. Tu sais ce qu'il pense. C'est toi. C'est toi d'avant le bruit.

C'est là que j'ai compris.

Lacrim ne sortira plus de son cadre. La musique, les réseaux, les clips – c'est son monde. Il y reste. Les décisions, la famille, la vraie vie – c'est Karim qui gère. Plus jamais l'un ne débordera sur l'autre.

Ce livre, c'est pas celui de Lacrim. Des interviews, des documentaires, des albums, tu en as eu. Tu connais le personnage. Tu l'as vu en 4K.

Là c'est Karim.

Et Karim, personne ne l'a jamais vu.

Jusqu'à maintenant.

Chapitre premier

*Faut de la monnaie, ma demeure n'a rien d'un palais
Et d'ailleurs je n'ai même pas de demeure
24 heures que je n'ai rien avalé
J'fume du shit qu'un grand m'a dépanné*

Lacrim, « 26 décembre 1999 »

(feat. Oxmo Puccino), album Lacrim, 2019

Val-de-Marne, 1997. Ma chambre. Un lit, une armoire, un bout de bureau. La porte n'a pas de serrure. Mon père en a trouvé une meilleure : un bout de papier coincé dans l'encadrement. Quand il rentre, il regarde le papier. S'il est tombé, je suis sorti. Pas besoin de clé pour enfermer un gamin qui a peur.

Il m'a puni. Encore. Je sais même plus pour quoi cette fois. Je fais que des conneries, il paraît. Alors il m'enferme. C'est sa méthode. Tu fais le con, tu vas dans ta chambre, et tu restes là jusqu'à ce qu'il décide que t'as assez réfléchi. Des fois c'est une heure. Des fois c'est la journée. Des fois j'ai l'impression que ça fait des semaines.

Là je suis dans ma chambre et je regarde par la fenêtre. De l'autre côté, le monde. Un monde immense qui rit et vit sans moi.

Moi aujourd'hui, tout ce que j'ai c'est cette fenêtre.

En bas, mes potes jouent au ballon. Je les entends avant d'aller les regarder. Les semelles sur le bitume, le bruit sourd du ballon contre le mur, les engueulades pour un but

contesté. De temps en temps l'un d'eux lève la tête vers ma fenêtre. Il me voit pas. Mais il sait que je suis là, collé à la vitre comme un poisson dans un bocal.

« Karim le prisonnier ! »

Les autres se marrent.

« Eh, Karim le taulard ! Tu sors quand ? »

Ils se foutent de ma gueule et ça me fait rire aussi, derrière ma vitre. Le prisonnier. C'est comme ça qu'ils m'appellent. J'ai douze ans et j'ai déjà un surnom de détenu.

La fenêtre donne sur tout. La dalle, le terrain, les barres d'en face, et plus loin la route. L'odeur du bitume chaud monte jusqu'à l'étage en été. Le soir c'est l'odeur des merguez du snack d'en bas qui prend le relais. C'est la route que je regarde le plus. Parce que sur cette route, il y a les grands.

Ils passent dans leurs voitures. Peugeot 309 GTI, 205, Golf Cabriolet. Le moteur qui gronde, la vitre baissée, le coude qui dépasse, la musique à fond. Ils se garent en bas, ils discutent, ils repartent. Ils vont où ils veulent. Quand ils veulent. Personne ne les enferme. Personne ne leur dit de réfléchir.

Ces mecs-là, ils sont libres. Ils sont libres et ils sont heureux. Ils montent dans leur caisse et ils peuvent aller n'importe où. Paris, la mer, l'autre bout du monde. Moi, aller à Paris c'est déjà aller à l'autre bout du monde. Mon monde à moi c'est ma chambre, ma cité, le chemin du collège. C'est tout.

Mais celui que je vois par la fenêtre, lui, il est tellement grand.

Je reste là des heures. Mes potes qui jouent en bas. Les grands qui passent en voiture. J'observe tout, j'enregistre tout. Les visages, les gestes, qui parle à qui, qui monte dans quelle caisse, qui revient à quelle heure. Un gamin puni qui

regarde dehors. Si seulement j'avais su où ce regard allait me mener.

La poignée est à un mètre. Je pourrais me lever. Tourner. Le papier tomberait. La porte s'ouvrirait.

Je me lève pas.

Le prisonnier.

Le truc c'est que dehors, il y a tout ce que je veux. Et dedans, il y a rien. Rien que les murs, le silence et mon père. Chaque minute que je passe à cette fenêtre me calme pas. Elle me rapproche de la sortie. Plus je regarde, plus je veux y être. Plus il m'enferme, plus je veux dehors. La peur, elle a tenu un temps. Après, l'envie de dehors a été plus forte.

Un jour je ferai tomber ce papier. Et personne ne m'enfermera plus.

Mon père fume. Tout le monde le sait à la maison. L'odeur est là, dans les murs, dans les rideaux, dans les coussins du canapé. Cette odeur-là, je l'ai respirée avant de savoir ce que c'était. Elle fait partie du décor comme le papier peint et le bruit de la télé.

Un matin, il est parti. Ma mère aussi. Je suis seul dans l'appartement.

Je ne sais pas ce que je cherche. Je fouille. C'est plus fort que moi, c'est comme ça, je fouille partout, toujours. Les tiroirs, les placards, les poches de veste. Et je le trouve. Dans ses affaires. Un bloc. Compact, brun, emballé dans de la Cellophane.

J'ai douze ans. Devant mes yeux il y a un gros morceau de shit. Je sais pas ce que c'est, un bloc. Je sais pas ce que c'est, cinquante grammes. Je me dis juste que je vais me casser un

bout pour me faire deux ou trois joints. Comme mon père. Comme les grands en bas. Comme tout le monde.

J'en prends un morceau. Un bon morceau. Avec le recul, ça devait faire dix grammes. Je l'enveloppe dans un bout de papier, je le fourre dans la poche de mon survêtement et je pars au collège.

Au collège je kiffe de ouf. La sixième, c'est un nouveau monde. Les couloirs sont plus grands que ma chambre, les cours sont remplies de gens que je connais pas, ça crie partout, ça bouge partout. Moi qui passais mes journées derrière une fenêtre – je cours partout. Je parle à tout le monde. Des groupes me prennent avec eux, les troisièmes, les quatrièmes. Les grands. Toujours les grands. Les mecs de mon âge m'ennuient, ils jouent encore aux billes. Les grands, eux, ils vivent.

Ce matin j'ai un plan. Et pour ce plan il me faut Laetitia Gaultier.

Laetitia Gaultier. Troisième. Elle fume des joints. Elle traîne dans le coin derrière le gymnase, à la récré, avec deux ou trois potes à elle. Elle a les cheveux attachés n'importe comment, un piercing que les profs lui font enlever tous les matins et qu'elle remet à toutes les récré. Elle en a rien à foutre. Je sors avec sa petite sœur, Jessica. C'est comme ça que je la connais.

Je vais la voir. J'ai les mains dans les poches, la démarche assurée, le morceau de shit qui pèse une tonne dans mon survêt.

« Laetitia, tu sais rouler ? »

Elle me regarde. Je fais un mètre quarante. Elle fait une tête de plus que moi.

« Rouler quoi ? »

Je sors le morceau.

Elle ouvre les yeux. Autant de shit, pour une fumeuse de troisième, c'est six mois de récré. Elle sait pas que moi je croyais avoir pris de quoi faire trois joints. Elle pose pas de questions. Elle sort ses feuilles.

Elle roule. On fume. Derrière le gymnase, assis par terre, planqués du regard des surveillants. La fumée monte dans l'air froid du matin. J'aspire, je tousse, j'aspire encore. Ma tête tourne. Le sol bouge un peu. Les bruits du collège arrivent de loin, étouffés.

Je passe parfois des journées chez Laetitia et Jessica. C'est agréable. Leur père est un ancien. Il est gentil. Il devine sans poser de questions. Il me laisse venir la journée et il m'accueille bien.

Voilà. Ça, c'est la sixième. J'ai douze ans. Je fume le shit de mon père dans la cour du collège avec une meuf de troisième qui me roule mes joints parce que je sais pas le faire moi-même.

Dix grammes sur cinquante. Mon père a dû s'en apercevoir le soir même. Il n'a rien dit. Bizarrement. Par pudeur je crois. Il allait quand même pas venir me demander comment j'avais tapé dans son shit. Alors il a dû trouver un autre motif. Et il m'a enfermé dans ma chambre. Encore.

Le prisonnier.

Samir me doit quatre cents francs. Quatre cents francs, à treize ans, c'est une fortune. C'est des semaines à y penser. C'est un truc qui te ronge, qui tourne dans ta tête le matin au réveil et le soir avant de dormir. C'est pas l'argent, c'est le principe. Tu me dois, tu payes. C'est aussi simple que ça dans ma tête.

Sauf que Samir ne paye pas. Il esquive. Il dit la semaine prochaine. La semaine prochaine il dit encore la semaine prochaine. Et moi, j'attends plus.

Alors j'y vais.

J'ai un pistolet à gomme dans la ceinture. Un pistolet à gomme, ça cogne. Pas comme un vrai, mais ça cogne. Si tu prends une gomme dans la tempe à bout portant, tu t'en souviens. Pour moi c'est pareil que le vrai. L'important c'est que l'autre y croie.

Je sonne chez Samir. Il ouvre. Il me fait entrer. Il me fait confiance, cet idiot. On est potes, pourquoi il me ferait pas confiance ?

On est debout dans le salon. Il veut me rassurer. Il va vers la commode, ouvre un tiroir et sort une enveloppe. Épaisse. Il l'ouvre devant moi. Des billets. Plein de billets. Il m'explique que c'est l'argent du chantier de son père. Qu'ils doivent le déposer à la banque. Que la semaine prochaine, sans faute, il me rendra mes quatre cents francs.

Je regarde l'enveloppe. Je regarde les billets. Je regarde Samir qui me parle.

« OK frérot, la semaine prochaine. »

Samir range l'enveloppe dans la commode, content que ça se passe bien. Il me propose d'aller dans sa chambre jouer à la console.

On va dans sa chambre. Je m'assois. On joue. Ou plutôt il joue. Moi je pense à l'enveloppe.

Je me lève.

« Je vais aux toilettes. »

Il dit ouais, les yeux sur l'écran.

Je sors de la chambre. Je tire la porte derrière moi. Pas complètement. Juste assez. Juste ce qu'il faut pour que de

là où il est, assis par terre devant sa télé, il n'ait pas l'angle de vue sur le salon. J'ai calculé ça en une seconde. La porte, l'angle, la distance entre sa chambre et la commode. Tout est clair dans ma tête.

Je vais à la commode. J'ouvre le tiroir. L'enveloppe est là. Je la prends. Je la glisse dans mon survêtement. Je vais aux toilettes. Je tire la chasse. Je reviens dans la chambre.

« Ça va ?

— Ça va. »

Je me rassois. On joue encore un peu. Mon cœur bat mais mes mains tremblent pas. L'enveloppe est chaude contre mon ventre. Au bout de quelques minutes, je me lève.

« Frérot, faut que j'y aille. Ma copine m'attend.

— OK, à demain.

— À demain. »

Il me raccompagne. On se serre la main. Je sors de l'immeuble et je marche. Tranquille. Pas trop vite. Pas trop lent. Normal. Et quand je tourne au coin de la rue et que je suis sûr que personne ne me voit, j'ouvre l'enveloppe.

C'est bien plus que quatre cents francs. Vingt-huit mille. Vingt-huit mille francs dans une enveloppe. Cette fois, mes mains tremblent.

Le soir même on est à la foire du Trône. Moi et mes potes. Toute la bande. J'ai les poches pleines. Je paye tout. Les manèges, les barbes à papa, les conneries. Et après la foire, les boutiques. Survêtement Lacoste pour tout le monde. Baskets Nike pour tout le monde. Je suis le roi. J'ai treize ans et je suis le roi.

Et la nuit ne s'arrête pas là. On prend le métro direction Strasbourg – Saint-Denis. Moi, treize ans, avec des mecs plus âgés, vingt-huit mille francs en poche, la nuit sur le

boulevard. On va voir les filles. Les prostituées. L'argent du chantier du père de Samir qui finit sur le trottoir de Strasbourg – Saint-Denis. Les grands savent comment ça marche. Pas moi. Une porte. Une chambre. Une femme. Ma première fois.

Après ça, on remonte à Montmartre. Des crêpes. On mange des crêpes au Nutella en pleine nuit, assis sur les marches du Sacré-Cœur. Paris à nos pieds. J'ai treize ans et je croque la vie.

Ça dure une nuit. Et après, je rentre pas.

Je rentre pas chez moi pendant dix jours. Je sais ce qui m'attend. Je dors à l'Ibis de Rungis. Les poches pleines, les copains autour, et cette peur qui monte à chaque jour qui passe. Parce que dans la cité, ça parle. Ça parle vite. Mon père entend. Mon père sait.

Au bout de dix jours, je rentre. Je sais pas pourquoi je rentre. Peut-être parce qu'à un moment, faut bien rentrer. Mon père m'attend. Pas dans sa chambre. Dans le salon. Debout.

« Où est l'argent ? »

J'aurais pu mentir. J'aurais dû mentir. Mais mon père te regarde et tu peux pas mentir.

« J'ai fait des cadeaux. Aux copains. »

Silence.

Et là, mon père a fait un truc que j'oublierai jamais. Il ne m'a pas frappé. Il ne m'a pas enfermé dans ma chambre. Il a pris ses clés, il a mis sa veste, et il m'a dit : « Viens. »

On est sortis ensemble. Moi je voulais pas. J'avais honte. Mais quand mon père dit « viens », tu viens. Tu discutes pas.

On a fait les appartements. Un par un. Porte après porte. Mon père qui sonne. Les parents qui ouvrent. Et là,

mon père ne crie pas. Il ne s'énerve pas. Calmement, il explique. Il raconte ce qui s'est passé. L'argent, les cadeaux, son fils de treize ans. Les parents sont sidérés. Ils se retournent vers leurs gamins. « Va chercher les vêtements. Maintenant. » Les uns après les autres, les gosses reviennent avec les sacs, les baskets, les survêtements. Mon père récupère tout, remercie, et passe à la porte suivante.

Et à chaque porte il a dit la même chose.

« Je ne vous laisserai pas profiter de mon fils parce qu'il est plus jeune que vous. »

Il ne m'a pas couvert. Il m'a protégé. C'est pas pareil.

Et après, oui, il m'a enfermé dans ma chambre.

Le prisonnier.

Le premier mec qui m'a montré le *game*, il me l'a pas vraiment montré. Je l'ai observé.

Dans la cité ils étaient deux ou trois. Des mecs vifs. Pas des caïds, pas des violents. Des mecs qui se levaient tôt et qui se couchaient tard parce qu'il fallait qu'ils mangent. C'est aussi simple que ça. Pas de plan de carrière, pas de stratégie. La faim pour seule motivation.

Je les regardais depuis ma fenêtre. Depuis le hall. Depuis le banc en bas du bâtiment. Je les regardais comme j'avais regardé les grands dans leurs 309 GTI. Sauf que ceux-là, ils n'avaient pas de voiture. Ils avaient le même survêtement que moi et les mêmes poches vides au réveil. La seule différence, c'est qu'au coucher leurs poches à eux étaient pleines.

Je regardais et j'apprenais.

Et puis un jour, une embrouille à la maison. Une grosse. J'ai plus osé rentrer. Et ce jour-là, où je me suis retrouvé

dehors, vraiment dehors – pas dehors entre la chambre et le collège, dehors comme quand t’as plus d’endroit où aller et qu’il faut que tu manges –, je savais quoi faire. J’avais observé.

C’est là que j’ai rencontré Titi.

Titi. Le mec avait vingt ans et moi j’en avais à peine treize. Il avait le corps balaféré. Des tatouages faits n’importe comment. Des cicatrices dont on demandait pas l’origine. Il était accro à tout. Tout ce qui se fumait, se sniffait, s’avalait, il l’avait essayé. Et il en était jamais revenu. Vingt ans et déjà le corps d’un mec qui en a vécu cinquante.

Quand tu te retrouves dehors à cinq heures du matin, il y a personne. T’es seul avec le bruit de tes pas et le froid qui te mord les mains. Mais Titi, lui, il était déjà là. Dehors depuis des mois, on aurait dit. Comme s’il rentrait jamais chez lui.

On se retrouvait. On traînait. Et on allait voler.

Je me souviens d’une nuit. Il devait être deux ou trois heures du matin. On était à pied, loin de la cité, dans un quartier résidentiel où tout le monde dort. Pas un bruit. Pas une lumière. Juste nos pas sur le trottoir et la respiration de Titi à côté de moi. Il s’est arrêté devant un pavillon. Il a fixé la porte du garage. Il m’a regardé. Un regard, c’est tout. Pas besoin de plan, pas besoin de briefing. Lui il savait et moi j’avais appris en observant. Une minute plus tard on était à l’intérieur. Une minute de plus et on était dehors. Les poches pleines. Montres, argent, bijoux. Quelques heures plus tard, tout était revendu.

C’était ça, nos nuits. On ne parlait pas beaucoup. On marchait des kilomètres dans le noir. D’un bout à l’autre de Paris. Rien n’était épargné. Les caves, les voitures, les pavillons, tout ce qui n’était pas fermé à clé et des fois même ce qui l’était.

À cinq heures du matin, quand il n'y avait plus rien à faire et que le ciel commençait à blanchir, on allait dans une voiture volée et replaquée qui était devenue la maison de Titi. Là où il dormait. On s'installait dedans, on baisait les sièges, et on dormait. Le moteur froid, les vitres embuées par notre souffle, le corps recroquevillé contre la portière. Moi j'avais treize ans. Je dormais dans une bagnole avec un mec de vingt ans balafré accro à tout.

Ma mère, un jour, quand j'avais quinze ans, m'a dit : « Entre tes douze et tes quinze ans, tu n'as passé que cinq samedis à la maison. » Cinq samedis. En trois ans. Cent cinquante-six semaines et j'ai dormi chez moi cinq fois. Le reste du temps j'étais dehors. Dans les rues, dans les voitures, chez les autres, n'importe où sauf chez moi. Et quand c'était pas dehors, c'était en foyer. Ou en famille d'accueil.

Des années plus tard, je suis au Maroc. Un palace. Marbre, lustres, le grand jeu. Et dans le hall, je tombe sur Titi. Sauf qu'il s'appelle plus Titi. Il a un autre nom maintenant. Un nom de joueur. Il est devenu joueur de poker professionnel. Il passe à la télé. Il porte un costume et il s'assoit à des tables où les mises dépassent ce qu'on volait en un an.

Les cicatrices sont toujours là. Les tatouages aussi. Mais le reste a changé.

On se regarde. On n'a pas besoin de se dire grand-chose. Je pense à ces nuits dans les voitures. Au gamin à côté du mec de vingt ans. Au froid. Aux vitres embuées. À cinq heures du matin sur le trottoir avec rien dans les poches. Lui dans son costume, moi sur ma scène. Aujourd'hui, on en est là. On aurait pas dû.

Le juge Lanquetin, je le connais depuis mes treize ans. Hervé Lanquetin. Juge pour enfants. La première fois que je me suis retrouvé devant lui, c'était même pas pour un délit. C'était pour maltraitance. J'étais la victime, pas le coupable. Il m'a envoyé en foyer. Après ça, des familles d'accueil, des éducateurs, d'autres foyers. Le circuit. Plusieurs fois.

Après ça, on s'est revus. Souvent. Trop souvent. À chaque connerie, à chaque interpellation, à chaque convocation, je me retrouvais devant lui. Même quand c'était pas son tour, que c'était un autre juge qui tenait la permanence, je tombais sur Lanquetin. Comme si au tribunal y avait qu'un juge pour enfants. Comme si la justice avait décidé que lui et moi, c'était une histoire à deux.

Au début il essayait. Il me parlait. Il me regardait avec un truc dans les yeux qui ressemblait à de la patience. Il me mettait en garde. Il m'envoyait dans des structures. Il me donnait des chances.

Mais les chances, moi, j'en faisais rien.

J'ai quatorze ans. Convocation. Lanquetin. Remise en liberté. J'ai quinze ans. Convocation. Lanquetin. Remise en liberté. À chaque fois il serre un peu plus la mâchoire, à chaque fois son regard se durcit un peu plus, à chaque fois la patience rétrécit.

Et puis il y a ce jour-là. Deux jours avant mes seize ans.

Je suis déféré devant lui pour un cambriolage. Mon père est là, assis à côté de moi. Lanquetin nous regarde. Il parcourt mon dossier. Puis il se tourne vers mon père. Et il dit :

« Là, je pourrais le mettre en prison. Mais je ne vais pas le faire. Il n'est pas majeur pénalement. »

Il se tourne vers moi.

« C'est la dernière fois que je te laisse une chance. »

La dernière fois. Les mots sont clairs. Le ton est clair. Mon père à côté de moi ne dit rien. Il a compris. Le juge aussi a compris. Tout le monde dans cette salle a compris.

Sauf moi.

Le soir même, je suis dans le quartier. Le soir même, je retourne cambrioler.

Je me fais péter.

Deux jours passent. J'ai seize ans. Et je suis de retour devant Lanquetin.

Le même bureau. Le même dossier, plus épais maintenant. Mon père est là, à la même place. Lanquetin nous regarde. Mais cette fois c'est pas le fils qu'il regarde. C'est le père. Et dans ses yeux il n'y a plus de patience. Il n'y a plus rien.

« Monsieur, je suis désolé. Mais là, il va en prison. Il ne va pas sortir. »

Froid. Pas méchant. Déçu. Le froid de celui qui a tout essayé et qui n'a plus rien à donner. Il avait mis des années à me donner des chances. J'avais mis des années à les jeter. C'était fini.

Mon père n'a rien dit. Ou s'il a dit quelque chose, je m'en souviens pas. Je me souviens de son silence. De ses épaules. De la façon dont il s'est levé.

Fleury-Mérogis. Le soir même, j'y étais.

Minuit. Cinq ou six surveillants autour de toi. Que des adultes. Des voix graves, des uniformes, des trousseaux de clés qui claquent contre les cuisses. On te donne une couverture. Un plateau. On te montre ta cellule.

La porte se ferme. Le bruit du verrou. Ce bruit-là, tu l'oublies jamais. C'est pas un bruit fort. C'est un bruit court,

métallique, définitif. Un bruit qui dit : t'es dedans, le reste du monde est dehors.

Je m'assois sur le lit. Si on peut appeler ça un lit. Je regarde la cellule. Les murs. Le plafond. Le néon. Les toilettes dans le coin. L'espace est plus petit que ma chambre.

Je me lève. Je vais à la fenêtre.

C'est là que ça me frappe. La cour de promenade en bas, grillagée de partout. Le béton gris. Les murs d'enceinte. Les barreaux. Et par-dessus, une grille qui découpe le ciel en carrés. Un monde de béton, de métal et de silence, même quand c'est bruyant.

Je suis à la fenêtre et je regarde dehors. Comme dans ma chambre, chez mes parents, quand j'avais douze ans. La même position. Les mains sur le rebord, le visage contre la vitre. Sauf que cette fois, de l'autre côté, il n'y a pas de 309 GTI. Il n'y a pas de potes qui jouent au ballon. Il n'y a rien.

Il y a une cour grillagée et un mur.

Le prisonnier. Pour de vrai, cette fois.

J'avais seize ans et j'avais couru si vite vers cette fenêtre que je m'étais même pas rendu compte qu'elle avait des barreaux.

Le CJD, c'est pas une prison. Enfin si, c'en est une. T'es enfermé, t'as un numéro d'écrou, ta famille vient au parloir. Mais quand tu arrives là pour la première fois et que tu vois les surveillants en survêtement, tu te dis que t'es pas au bon endroit.

Pas d'uniforme. Pas de képi. Des mecs en survêt qui te parlent normalement. Qui te vannent, même. Le CJD, c'était un truc à part. Un monde entre la prison et le centre de colo.

On est en 2001. J'ai seize ans. À la télé, c'est *Loft Story*. Le premier. Loana, Jean-Édouard, Aziz. Toute la France regarde et nous aussi. Derrière les murs, on regarde les mêmes émissions que dehors. Et il y a un surveillant qui ressemble à Jean-Édouard. Trait pour trait. Ça se vannait, ça rigolait. « Eh Jean-Édouard, tu nous fais rentrer Loana ? » Lui il embrayait. C'était familial.

Au bout d'une semaine, j'avais compris le système.

Fleury, c'est des bâtiments en forme d'étoile. Trois ailes. Gauche, milieu, droite. Et dans chaque aile, deux parties. G1, G2. M1, M2. D1, D2. Chaque zone, c'est un régime différent. Un monde différent, des profils de détenus différents.

G1, c'est le recadrement. Tu as la télé, tu as la promenade, mais zéro activité. Rien. Les murs et toi, c'est tout. C'est là qu'on te met quand t'as déconné. Tu réfléchis. M2, pareil. Le recadrement version deux. D2 et M1, c'est le régime normal. Télé, promenade, activités. La base. C'est là qu'est la majorité des détenus.

Et puis il y a le D1. La libérale. C'est presque la liberté. Activités toute la matinée, sport, école, ateliers. Généralement réservé aux grosses peines. Les mecs qui sont là depuis longtemps, qui ont prouvé qu'ils savaient se tenir. Les installés.

Moi j'ai tout fait. Tout sauf la libérale. D2, M1, puis M2, puis G1. Je suis passé partout. J'ai commencé tranquille et j'ai descendu l'échelle à chaque connerie. Je suis un des rares détenus qui a vu l'intérieur de presque toutes les divisions de Fleury.

Et partout où je passais, j'étais le plus petit. Physiquement, je veux dire. J'avais seize ans et le corps d'un gamin. Autour de moi, des mecs qui faisaient des séries de vingt-cinq pompes comme d'autres boivent un verre d'eau.

Des corps taillés par des mois, des années de cour de promenade. Des mecs de partout, et certains sur des peines de huit ans déjà.

Cédric. Toufik. Des noms que je garde en tête. Des visages que j'oublie pas. Des mecs installés depuis longtemps, qui avaient leurs habitudes, leur place aux activités, leur coin dans la cour. Qui savaient parler aux surveillants, aux juges, aux avocats. Qui savaient comment le système marchait mieux que le système lui-même.

J'étais le petit nouveau. Le gamin. Mais ça faisait déjà des années que j'avais compris : tout seul tu tiens pas. En prison, le partage c'est une question de mentalité. Ton joint, ta barre de chocolat, tes cantines – tu partages ou tu gardes pour toi. Ceux qui gardent, les jours où ils sont en galère ils restent en galère. Moi je partage. J'ai toujours partagé. Et entre mecs avec une mentale, tu te trouves vite. Ça devient une famille. Et dans une famille, tu manques jamais de rien.

Les plus âgés m'ont accepté dans leur groupe. On fumait ensemble, on mangeait ensemble. On marchait ensemble en cour de promenade et on courait ensemble sur le terrain. Et ils me racontaient. Leurs histoires, leurs coups, leurs peines, leurs conneries, en détail. Des trucs qu'ils auraient pas dits à n'importe qui. Mais moi j'écoutais, je posais des questions, je me marrais avec eux. Et j'apprenais.

Il y avait Bob. Vingt-deux, vingt-quatre ans max. Dans la même affaire que Cédric et Toufik. Une affaire compliquée. Mais Bob était gentil. D'une gentillesse qui te faisait oublier pourquoi il était là. Sa cellule était juste en dessous de la mienne. Il savait que je fumais. Quand j'en avais pas, il me dépannait. Quand j'en avais, je lui renvoyais. C'était comme ça entre nous.

Le soir, quand les portes étaient fermées et les couloirs vides, on s'envoyait le yoyo. Le yoyo, c'est le système. Tu prends ton drap, tu le découpes en bandes fines. Aux barreaux de la fenêtre, il y a une grille – des carreaux de quatre centimètres sur quatre. Tu accroches un tube de dentifrice au bout de la bande, et tu laisses descendre jusqu'à la cellule d'en dessous. La cellule d'en dessous se branche aux cellules à côté d'elle, et ça fait un réseau. De cellule en cellule, on se passe tout. Du sel. Une clope. Du shit. Et si on la découpe bien, même de la viande. Quand les surveillants arrivent, tout disparaît. Les bandes rentrées, les tubes planqués, les fenêtres propres. Ni vu ni connu.

Avec Bob, ça pouvait prendre une heure. Une heure à viser sa fenêtre depuis la mienne, à faire descendre le tube, à le voir rater, recommencer, ajuster. Et lui en bas qui essayait d'attraper le truc avec ses gros doigts à travers la grille. C'était con. C'était long. Et c'est un de mes meilleurs souvenirs de prison.

Bob avait un frère, Ryan. Bon footballeur. On est devenus potes dedans. Dehors je l'ai jamais revu. Quelques années plus tard, c'est lui qui sera avec moi sur ma troisième peine. Lui dedans, pour toujours.

J'allais à l'école, là-bas. Pour la première fois de ma vie, j'y allais vraiment. Là, je m'asseyais, j'écoutais, je bossais. Pas le choix, tu vas me dire. Mais c'est pas que ça. C'est que pour la première fois, j'avais rien d'autre à foutre. Pas de rue qui m'appelait, pas de grand qui me faisait signe depuis une 309 GTI, pas de fenêtre qui donnait sur le mouvement. Les murs du CJD m'ont posé. M'ont obligé à m'asseoir.

J'ai eu mon brevet des collègues au CJD de Fleury-Mérogis. Mon diplôme. Le premier et le seul. Obtenu en prison.